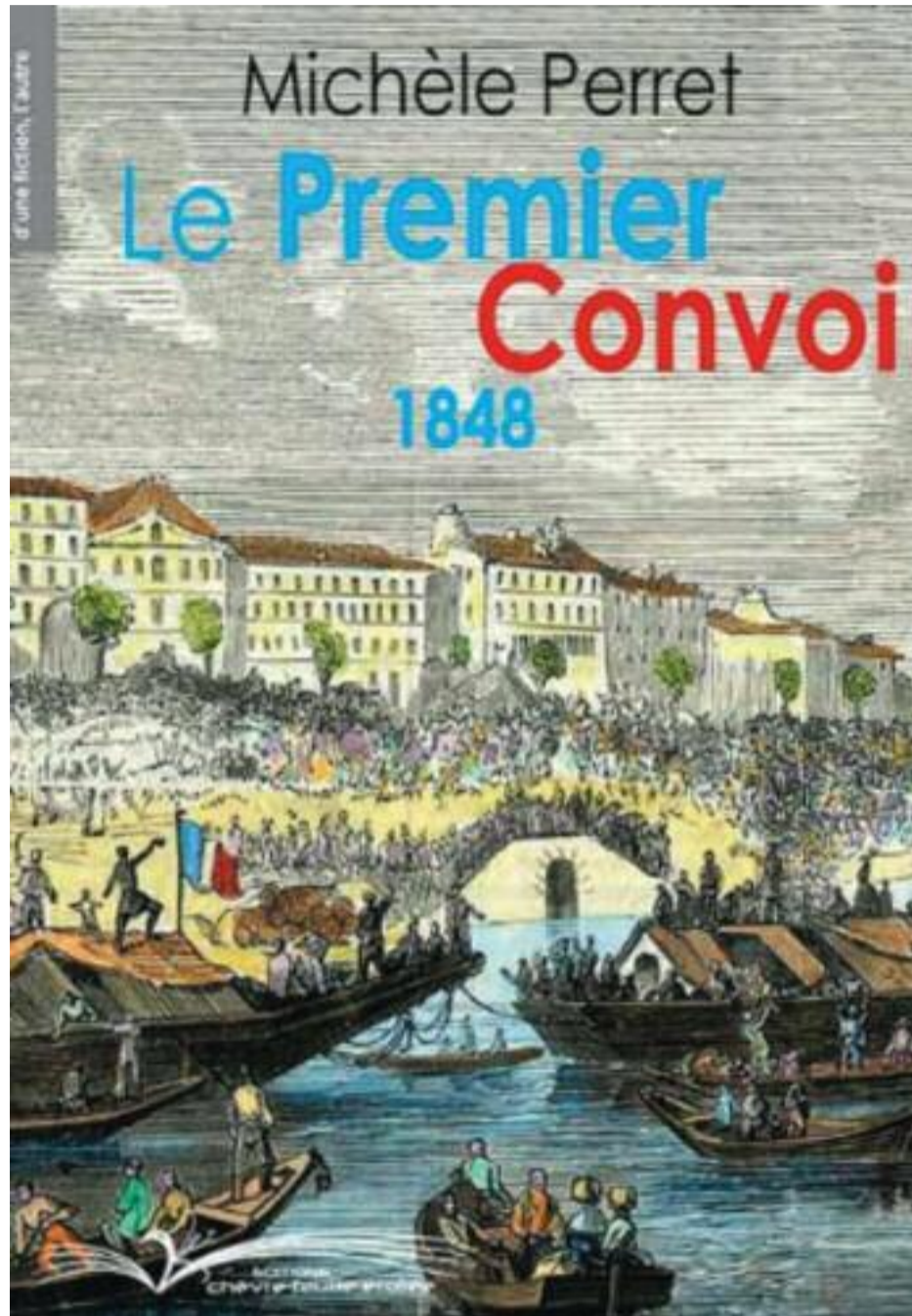


«LE PREMIER CONVOI – 1848» DE MICHÈLE PERRET

# De révoltés... à pieds-noirs

PAR JACQUELINE BRENOT



«On enverrait les misérables peupler et cultiver la nouvelle conquête et on obtiendrait la paix sociale à Paris», tel se résume le projet. Et l'auteure d'ajouter : «Et les meilleurs d'entre eux s'embourgeoieraient et perdraient leur goût de l'émeute»

#### ERRATUM

Dans notre précédente chronique, nous avons fait erreur sur la profession de Leïla Bessaïeh, auteure du recueil de poèmes «Le Langage des Âmes - A l'écoute des Coeurs». L'intéressée exerce dans le milieu éducatif à Québec au Canada.

L'Histoire de la colonisation est loin d'avoir livré tous ses pans obscurs. Les causes réelles de la conquête de l'Algérie n'ont pas été intégralement révélées, presque deux siècles plus tard, indépendamment de l'officielle «campagne punitive» contre la Régence d'Alger en 1830 précédée d'un «incident diplomatique en 1827 sur une sombre histoire de blé algérien impayé» et celles plus dissimulées de renforcer la puissance et le dynamisme économique du pays. Les vérités dans ce domaine résistent, car liées à des instabilités politiques internes à la France de l'époque, accompagnées de soulèvements populaires réprimés dans le sang. Une fois encore dans cette quête de véracité, le mérite revient au roman historique, illustré ici par la linguiste et romancière Michèle Perret, qui, en s'appuyant sur des faits authentifiés, apporte un éclairage inédit et indispensable.

Le 22 février 1848, Paris se soulève contre le roi Louis-Philippe pour en finir avec la royauté, au profit d'une République espérée depuis la Révolution française de 1789. Dès la proclamation de la deuxième République, des ateliers nationaux destinés à procurer du travail aux chômeurs parisiens sont créés, puis fermés. Une nouvelle insurrection est réprimée dans le sang. Pour se débarrasser des fauteurs de troubles, on propose de créer des colonies agricoles en Algérie et un décret stipule que les futurs colons doivent partir rapidement. Cette même année 1848, dix-sept convois prennent la mer pour l'Algérie.

Avec son dernier ouvrage «Le premier convoi – 1848» des dix-sept convois, qui arriva à Arzew près d'Oran le 27 octobre 1848, la romancière Michèle Perret nous embarque dans la situation sociale désastreuse de l'époque avec ses laissés-pour-compte, ruinés par le régime en place, puis expédiés sur une terre inconnue où l'armée les accueille comme des repris de justice.

Rien n'est laissé au hasard dans l'organisation de cet acheminement punitif. Ainsi, pour convaincre les réticents, l'Assemblée Nationale fit couvrir les murs de Paris d'«un avis aux ouvriers» intitulé «Colonisation de l'Algérie», annonçant le déblocage de cinquante millions pour l'envoi de colons, en sus pour chacun : une maison et quelques hectares d'une terre dont ils deviendraient propriétaires après trois ans de mise en valeur. Parallèlement, des lois expéditives furent votées pour se débarrasser de la jeunesse, que : «les célibataires de quinze à dix-huit ans soient enrôlés pour se battre en Algérie, les autres envoyés travailler en Sologne à l'assèchement des marais, ou employés à la pose des traverses de chemin de fer.» Le tableau dépeint sur la situation est désespérant, loin des images d'Epinal délivrées par le Gouvernement de l'époque. Il faut dire que Paris compte 40°/de chômeurs.

Par le truchement de personnages ruinés par la faillite du régime, dignes des «Misérables», ou de «Germinal», Michèle Perret met en scène des citoyens de la classe sociale défavorisée contraints de fuir la misère et les sévices de la réaction gouvernementale. «On enverrait les misérables peupler et cultiver la nouvelle conquête et on obtiendrait la paix sociale à Paris», tel se résume le projet et l'auteure d'ajouter : «Et les meilleurs d'entre eux s'embourgeoieraient et perdraient leur goût de l'émeute». La manipulation s'exerce à tous les niveaux de cette installation forcée. Les maisons promises sont à construire, l'eau manque souvent et les conditions climatiques sont éprouvantes pour les nouveaux venus.

Grâce aux recherches très approfondies de l'auteure, nous suivons les épreuves en tout genre, depuis les arcanes de départ, jusqu'à l'installation des ces «déportés», dans un langage cru, très réaliste.

Après un voyage de plus «de dix-huit jours» dans des barges ou bateaux à vapeur sur les canaux, en train, puis en corvettes jusqu'à Alger, souvent injuriés ou maltraités par les compagnies de navigation, tout reste à faire en arrivant.

Près de la moitié se fera rapatrier en France, beaucoup mourront d'épidémies, le reste fera souche.

Comme écrit l'auteur avec sarcasme : «Fusillés parfois juste pour avoir eu les mains, ils s'étaient fait beaux pour le jour ensoleillé où l'on se débarrassait d'eux... Transportés. Déportés ? Avec tous les honneurs de la République».

En deux chapitres : «Le voyage» et «La terre promise», les personnages Antoine, Jeanne, Léonie et tant d'autres nous entraînent dans leurs pérégrinations sur les chalandes jusqu'à Marseille, avec les épreuves du voyage, les abandons et les morts d'épuisement.

L'arrivée au port d'Arzew de ce «peuple d'émigrants», les premières rencontres avec les villageois médués, puis à Saint-Cloud avec les soldats et leurs installations dans les baraquements militaires confirment cette aventure chaotique. L'évocation des généraux les plus féroces comme Lamoricière, Cavaignac, Bugeaud, laissent présager un avenir coercitif pour ces mi-

grants, atroce pour la population autochtone. Plus tard, les maisonnettes sorties de terre, «ces apprentis cultivateurs découvrirent que tout se desséchait... les deux populations continuaient à s'observer sans acrimonie et à se tenir à l'écart l'une de l'autre.» C'était sans compter avec les épidémies de choléra, «la mort rouge» qui allait frapper le pays.

A la fin de ce récit, les tensions et heurts croissent entre l'armée et la population autochtone méprisée et spoliée.

Tous les ingrédients de la future guerre de Libération sont en place.

«Le moment où la subjectivité de l'historien prend un relief saisissant, c'est celui où par-delà toute chronologie critique, l'historien fait surgir les valeurs de vie des hommes d'autrefois». Il apparaît que Michèle Perret ait pris ce parti en remontant aux origines de cette expédition-exclusion conçue en mesure d'urgence face à la crise économique et sociale.

Sans jugement de valeur, ni d'excès d'interprétation, l'auteure rend accessibles le vécu et les contraintes qui concoururent à ce transfert de population en imaginant le parcours de vie de ces prolétaires parisiens révolutionnaires et émeutiers, inaptes au départ à cette colonisation rurale et agricole.

Du même coup, elle exprime cette «identité narrative» qui fait tant défaut dans la connaissance de l'Histoire officielle coloniale et pourtant autorité dans la compréhension et la gestion des périodes qui suivirent.

En rétablissant des vérités fondées sur des faits authentifiés, rarement enseignés, surtout dissimulés par les gouvernements successifs français, cet ouvrage révèle que ce furent des révolutionnaires bannis qui peuplèrent au départ la terre d'Algérie.

Il est des ouvrages qui arrivent à point nommé pour mieux affronter les périodes houleuses de l'Histoire.

J. B.

«Histoire et vérité» (1955) Paul Ricoeur  
«Le premier Convoi - 1848», Michèle Perret. Editions Le Chèvre-feuille étoilée (dernier trimestre 2019)

## Qui est Michèle Perret ?



Michèle Perret, née à Oran, agrégée de Lettres Modernes, Professeur Honoraire des Universités, médiéviste, est une linguiste et une romancière, spécialiste de l'Histoire de la langue française. Elle s'intéresse au Maghreb colonial et post-colonial.